



HAL
open science

Pour une théorie des impermanences

Silvana Segapeli

► **To cite this version:**

Silvana Segapeli. Pour une théorie des impermanences. Le Philotopé, Pour une théorie des impermanences (10), 2014. hal-04550374

HAL Id: hal-04550374

<https://hal.science/hal-04550374>

Submitted on 23 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Pour une théorie des impermanences

Silvana Segapeli

- *Je voudrais que ce moment dure toujours, murmurai-je*
- *Toujours est un mot interdit aux humains, affirma Ulrica.*

J. L. Borges, *Le Livre de sable*

Abstract

Although the idea of impermanence isn't established amongst the multitude of spatial concepts of Western origin, it's breaking through as a concept infiltrating current city trends, linked to an urbanism created by waves of probability, flux, floatation and instability.

The aim of this reflection is to open out to multiple outcomes for the architecture of the city, upsetting Aldo Rossi's 'Theory of Permanence' from the 60's, which today stands as a matrix from which to reconsider the creative process of the architectonic and urban project, in relation to the dynamics of today's society and to the "régimes sensibles" pertaining to them.

1. C. Buci-Glucksmann, « À propos de l'esthétique de l'éphémère. Six questions à C. Buci-Glucksmann », *Artabsolument* n°10, automne 2004, p.56

2. Shechen Gyaltzap, extraits de Dilgo Khyentsé Rinpotché, *Au cœur de la compassion*, Éd. Padmakara, 1995, p.121-127

L'impermanence - nommée *mujo* en japonais et *anitya* en sanscrit - est un concept de racine bouddhiste que le flottement sémantique rapproche de l'idée d'éphémère, sans pouvoir l'y superposer entièrement, car si l'éphémère est lié par notre culture à une structure linéaire du temps, l'impermanence n'est concevable que dans le registre du cyclique.

Selon Christine Buci-Glucksmann l'éphémère ne serait que l'une des dimensions de l'impermanence, et précisément : « L'éphémère de l'impermanence, c'est l'énergie du présent, sa capacité d'invention et sa force toute nietzschéenne, qui capte le temps, pour rendre compte de l'immanence de toutes choses dans l'univers. »¹ Si la notion d'impermanence ne peut se réduire, ni reconduire, à la seule dimension de l'éphémère, elle ne peut non plus se représenter comme le contraire de la persistance, selon une logique qui serait dualiste et antinomique. L'impermanence est un belvédère à partir duquel observer le devenir, tout en considérant le temps comme une dimension ouverte ; « Entre les nuages de l'illusoire et de l'éphémère danse l'éclair de la vie »² écrit Shechen Gyaltzap au XIX^e siècle, en évoquant une danse liée au renouvellement cyclique d'un éternel présent et non à une succession linéaire d'instant.

Le « tissu sensible commun » (Rancière, 2007), formé en Occident sur

les relations espace/temps, a contribué à valider des systèmes de corrélations figés entre valeurs symboliques et mémoire collective, entre idée de stabilité et notion de durée. L'esthétique du changement, la clarté des transformations, la beauté de l'alternance des phénomènes naturels, n'ont jamais acquis de valeur éminente dans notre culture.

3. Francesco Careri,
*Walkscapes. Camminare
come pratica estetica*,
Einaudi, Torino 2006,
p.137 : « La città nomade
vive in osmosi con la città
sedentaria, si nutre dei
suoi scarti offrendo in
cambio la propria presenza
come una nuova natura. »

Si cette idée d'impermanence ne s'impose pas parmi la multitude des concepts spatiaux d'origine occidentale, elle surgit comme une notion qui caractérise tous les phénomènes actuels de la ville, de manière plus ou moins ouverte et manifeste.

4. Elie During et al.,
Architecture et temps,
Les Presses du réel,
2012, p.63

On retrouve dans son sillon tous les mouvements actuels qui réinterrogent les structures constitutives de l'urbain et qui se relie aux spatialités/temporalités flottantes, au concept de micro-intervention, aux critères d'urbanisation « légère » (MVRDV 1997) ou « faible » (Branzi, 2008), ainsi qu'aux pratiques informelles des habitants. C'est dans la ville pensée par ondes de probabilités, avec ses flux, ses flottements et ses instabilités, que des recherches alternatives comme celle de Stalker ont pu s'installer : « La ville nomade vit en osmose avec la ville sédentaire, elle se nourrit de ses déchets en offrant en échange sa propre présence comme une nouvelle nature (...) »³, une ville qui ne se conçoit plus par grands projets mais selon des trajectoires de mutation et qui vit finalement dans la dimension du conscient l'impermanence d'une perpétuelle transformation.

L'intérêt de porter un éclairage sur les phénomènes urbains liés à l'impermanence repose sur la nécessité de (ré)interroger les différents processus de transformation de la ville contemporaine, au filtre des dispositifs d'organisation spatiale, des dynamiques sociétales et des régimes sensibles qui y participent. Cela pourrait ainsi remettre en cause le recours systématique à la modélisation dans la théorie comme dans la pratique du projet.

Jamais comme aujourd'hui le concept de transformation n'avait été autant mis en exergue dans la culture urbaine et jamais, dans le projet contemporain, le rôle du temps n'avait acquis cette importance dirimante.

Dans cette nouvelle assise de la culture du projet, le temps se tisse et se dessine autant que l'espace, les strates se superposent, s'enchevêtrent. « Reconstruire le lien entre le temps écoulé là-bas et le temps présent, tel était objectif que nous nous étions fixés », écrit Kengo Kuma à propos de la construction du musée d'Hiroshige, situé entre la ville et la colline et entre le temple shintô et la ville. Et encore, dans les commentaires de son projet à Besançon : « Le thème de notre projet est le temps. Nous avons mis au point le design de la Cité des arts en ayant pour objectif d' "amasser" le temps et de le tisser. »⁴

D'après Massimo Cacciari, avoir subverti les questions urbaines en subordonnant l'axe temporel à la dimension spatiale nous conduit à un paradoxe d'ordre esthétique, selon lequel le territoire de la ville contemporaine ne serait plus marqué par la trame des tracés et par la fixité massive des monuments mais par des connexions (toujours en mutation/évolution) et par des événements anti-spatialisants : « L'énergie qui est dégagée par le territoire post-métropolitain est essentiellement dé-territorialisante,

anti-spatiale. Certes, l'on pourrait affirmer que ce processus avait commencé avec la métropole moderne, mais aujourd'hui seulement cela tend à se manifester dans son accomplissement. Chaque métrique spatiale est perçue comme un obstacle à dépasser. Pour n'importe quelle activité, on ne raisonne plus en termes de rapports spatiaux mais temporels. »⁵

Cet avis semble partagé par Toyo Ito, qui décrit le tissu urbain tokyoïte comme innervé de connexions : « Dans un espace urbain en damier comme le nôtre, ce que nous pouvons obtenir avec l'une de nos prochaines évolutions ce n'est rien d'autre que la construction pure d'une relation, provisoire et tendue. »⁶

Mais si l'instabilité est l'une des données les plus inhérentes à notre époque, le fait de la prendre en compte sous la forme d'une incapacité, « une impossibilité », comme dit Bernardo Secchi, « (...) de se donner une structure durable dans le temps »⁷, nous obligerait à prendre une posture d'opposition à ce processus de fluidification de la société et de ses formes de représentations (Bauman) alors qu'on pourrait très bien l'accepter comme le résultat d'un complexe de transformations liées à notre style de vie, à notre politique (y compris environnementale), à notre système économique, avec lesquels entamer un dialogue.

Encore une théorie. Pourquoi ?

« Le monde, comme le rêve de la nuit passée

Les plaisirs des sens, comme une fête illusoire

Et les activités ordinaires aussi futiles

Que les ondes se succédant à la surface de l'eau. »

Padmasambhava, VIII-IX^e siècles

Paraphrasant Vittorio Gregotti, tout le monde sait que les architectes utilisent le mot « théorie » souvent d'une manière abusive (Gregotti, 2008). L'hypothèse de la construction d'une théorie des impermanences est ici liée à l'utilisation du mot théorie soit dans son sens étymologique à visée spéculative, soit dans le sens de séquence, succession, procession, notions étroitement liées au concept de devenir.

Le but de cette réflexion est donc d'ouvrir des perspectives sur la « multiplicité de devenirs » (Goetz, 2002) de la ville, en renversant le point de vue de la *théorie des persistances* des pionniers de l'urbanisme et de la géographie humaine, Marcel Poëte et Pierre Lavedan. Cette théorie, reprise par Aldo Rossi dans son étude sur la ville (*L'architettura della città*, 1966) comme théorie des permanences (« *teoria delle permanenze* »), se présente aujourd'hui comme une matrice à partir de laquelle repenser le processus de création du projet architectural et urbain, en vue d'une ouverture à l'éphémère et au « non conventionnel » comme ressources du projet.

D'après Rossi, la continuité de « *l'impianto urbano* » était une manière de représenter l'immuable, avec son fil de chaîne (« ordito ») et son fil de trame (« trama ») qui représentent le nécessaire et le contingent, quand

5. Cf. Massimo Cacciari, « Nomadi in prigione », *Casabella* 705, 2002.

« L'energia che sprigiona il territorio post-metropolitano è essenzialmente de-territorializzante, anti-spatiale. Certo, è possibile affermare che questo processo era iniziato con la metropoli moderna, ma oggi soltanto tende ad esprimersi nella sua compiutezza. Ogni metrica spaziale è avvertita come un ostacolo da oltrepassare. Per qualunque attività non si ragiona più in termini di rapporti spaziali, ma temporali soltanto. »

6. Toyo Ito, *Casabella* 608-609, 1994, p.24.

« In uno spazio urbano a scacchiera come il nostro, ciò che possiamo ottenere con una delle nostre prossime mosse non è altro che la mera costruzione di una relazione, provvisoria e tesa. »

7. Bernardo Secchi, « Figure della mobilità », *Casabella* 739-740, 2005/2006, p.81-83. « (...) Una impossibilità di darsi un assetto duraturo nel tempo. »

l'espace strié est rapporté au modèle du tissu, avec sa structure extensive et hiérarchisée.

Cette nécessité d'éléments « stabilisateurs »⁸ était aussi, selon lui, une façon de donner corps à la part archaïque de l'être qui aspire à la sécurité, ce principe étant présent à toutes les échelles, celle du projet urbain comme celle de la composition architecturale. « Ainsi toute l'installation, comme un damier romain qui divise chaque laboratoire à l'intérieur d'une limitation régulière et flexible, est parcourue par un boulevard central (...). La structure des laboratoires devient la continuité de l'installation urbaine (...) Ils [les laboratoires] marquent aussi les points centraux du *limitatio*. »⁹ L'approche « razionalista » rossienne de la ville était filtrée par les germes d'une culture imprégnée de post-marxisme : le rapport à l'histoire, le sens même de l'histoire orientée de manière anthropologique, se concrétisaient dans la production de certaines formes bien ancrées dans le contexte typo-morphologique et social. La relation à l'histoire répondait à l'exigence de tracer une ligne diachronique de continuité par la répétition des formes d'appartenance à la culture locale.

Mais la ville est-elle encore ce « (...) quelque chose qui perdure au-delà de ses transformations »¹⁰ selon la logique rossienne ? La transition d'une culture fondée sur les objets et les permanences, à une culture marquée par les flux et les instabilités (Buci-Glucksmann, 2003), semblerait avoir bouleversé le paradigme de la continuité spatiale, mis en exergue les valeurs de l'adaptation et de la flexibilité et, comme dans la demi-Sophonria de Calvino (Calvino, 1972), inversé le statut des persistances. Dans ce paradoxe, elles constitueraient actuellement la partie la plus provisoire et fragmentaire, et la moins autonome et vivante de la ville.

Si la posture théorique de Rossi était inclusive par rapport au contexte, considéré comme élément primordial à prendre en compte dans l'analyse et dans le projet, à partir de la ville dense, du cœur, du centre historique, où la ville se composait par stratifications et adaptations, la plupart des recherches urbaines contemporaines ne partent plus du tissu compact, elles se fondent sur la question des vides, des interstices, des porosités, des fragments. Aujourd'hui la structure de base de la ville occidentale « centre-délimitation » (Maki, 1979) est remise en cause par la fluidité d'un « monde en archipel » (Deleuze et Guattari, 1991), finalement d'une ville en archipel qui n'a ni repères, ni racines, qui flotte entre une pluralité de pôles excentrés, qui s'excède elle-même, épuise la figurabilité associée à l'urbain et provoque une rupture des schémas dominants.

De plus en plus de recherches urbaines et de pratiques projectuelles commencent leur parcours par une analyse des vides, « amnésies urbaines » (Careri, 2006) vues dans leur potentiel de transformation. Les collectifs *Bruit du Frigo* à Bordeaux, *AAA* à Paris, *Raumlabor* à Berlin, *Muf* à Londres, etc. en constituent des exemples évidents.

Dans cet espace urbain conçu comme un anti-tissu « lisse » qui se met en place par dissolution plutôt que par composition, Didier Fiuza Faustino convoque l'idée de « monuments furtifs », commémoratifs mais nomades.

8. Cf. Colin Rowe et Fred Koetter, *Collage City*, [MIT, 1978], Infolio, 2002

9. Aldo Rossi, « Tecnoparco a Fondotoe, Verbania, Italia », *Zodiac* 15, p.90. « Così tutto l'impianto, come un reticolato romano che divide i singoli laboratori all'interno di una limitazione regolare e flessibile, è percorso da un viale centrale (...). La struttura dei laboratori diventa la continuità dell'impianto urbano (...) Essi segnano anche i punti centrali della limitatio. »

10. Cf. Aldo Rossi, *L'architettura della città*, 1966



Memories of tomorrow de Didier Fiuza Faustino

Dans son *Manifeste*, il plaide pour une ville à la fois « mentale et intime », ouverte aux imprévus urbains et douée, à cet effet, des dispositifs aptes à modifier les trajectoires ordinaires, qui altèrent les pratiques des espaces et qui donnent un sens différent à la ville. « [Elle] est plus qu'un lieu où l'on habite, circule, travaille. Elle est avant tout un corps qui n'a de sens que s'il est le lieu de projection des constructions mentales de chacun. (...) Un corps qui exacerbe le quotidien en en détournant les pratiques. La "ville-immeuble" doit s'effacer pour laisser place à la "ville-meuble", ville changeante à géométrie variable. »¹¹

Considérer que tout cela ne serait reconductible qu'à l'essentialité de la ville événementielle, traumatisme d'une « société du spectacle », ou bien à la légèreté d'une culture consumériste liée à l'image, nous semblerait extrêmement réducteur. Il y a, en revanche, tous les éléments pour déclarer aujourd'hui la question urbaine comme extrêmement contradictoire, ainsi que l'exprime encore une fois le frottement entre espace et temps : « Le temps de la métropole contraste dramatiquement avec son organisation spatiale, avec la "pesanteur" de ses bâtiments, avec la masse de ses contenants. (...) Nous devrions inventer des correspondances, des analogies, entre le territoire post-métropolitain où nous vivons et les bâtiments, des lieux où pouvoir habiter; c'est-à-dire, inventer des bâtiments qui soient lieux mais lieux pour la vie post-métropolitaine, lieux qui en expriment et en réfléchissent le temps, le mouvement, qui ne reproduisent pas les anciennes segmentations de l'espace métropolitain, qui soient plutôt connexions vivantes. »¹²

11. Didier Fiuza Faustino, *Evento 2009*.

Intime collectif, Monografik éditions, Bordeaux, 2010

12. Cf. Massimo Cacciari, « Nomadi in prigione », *Casabella* 705. « Il tempo della metropoli contrasta drammaticamente con la sua organizzazione spaziale, con la 'pesantezza' dei suoi edifici, con la massa dei suoi contenitori. (...) Dovremmo inventare corrispondenze, analogie, tra il territorio post-metropolitano dove viviamo ed edifici, luoghi dove poter abitare; inventare, cioè, edifici che siano luoghi, ma luoghi per la vita post-metropolitana, luoghi che ne esprimano e riflettano il tempo, il movimento, che non riproducano le antiche segmentazioni dello spazio metropolitano, che siano piuttosto connessioni viventi. »

L'insoutenable légèreté de l'urbanisme

« *Nous ne vivons que pour l'instant où nous admirons la splendeur du clair de lune, de la neige, des fleurs de cerisiers et des feuilles colorées de l'érable. (...) C'est ce qu'on appelle le monde flottant et éphémère.* »

Asai Ryoi, *Récit du monde éphémère des plaisirs, Kyoto, 1661*

13. R. Banham, P. Barker, P. Hall, C. Price, « Non Plan: An Experiment in Freedom », *New Society* n°20, mars 1969, p.435-443
14. Gilles Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*, Flammarion, 1977, p.8

Déjà à la fin des années 50, différents courants viennent éroder le socle dur des certitudes de la planification. Cet instrument est de plus en plus perçu comme inadéquat et inefficace. De plus, « perpétuellement en retard, par rapport aux événements qu'il devrait contrôler » (Benevolo, 1963), incapable de suivre les mouvements du réel.

Les dispositifs à la fois rigides et fragiles de l'urbanisme donnent lieu à une croissance de réponses alternatives. En parallèle, le mythe de la ville « continua » et compacte se fane en laissant émerger « le fantôme » de la ville archipel, marquée par l'hétérogénéité, la fragmentation, l'indéfinition des espaces ouverts et délaissés, l'ouverture à l'événementiel.

Cédric Price venait alors de publier un article qui remettait en jeu la logique de la planification, autour de la question : « *Could things be any worse if there are no planners at all?* »¹³. « Non Plan: An Experiment in Freedom » était une réflexion, dans un registre socio-anthropologique, sur les questions des règles de croissance et de gestion des transformations urbaines. Un géographe, un critique d'architecture, un journaliste, un architecte, tentaient de dépasser les critères formels imposés par le haut et d'identifier le rôle du citoyen dans l'espace « politique » de la ville.

On y voit convoqués à la fois le concept de responsabilité collective et les notions naissantes de pratiques alternatives de gouvernance, partage des responsabilités et participation.

Les idées autonomes mais interdépendantes d'« *anticipatory architect* » (Price), celle de *temporary use* (et celle associée de TAZ - *Temporary Autonomous Zones* - portée par Hakim Bey), de ville comme « *high-tech favela* » (Branzi, 2010) et le principe de non-sequentialité urbaine (Vigano, 2008), dans la théorie autant que dans la pratique, concourent progressivement à la modification des processus de création et de transformation de la ville, de la même manière que, selon Deleuze, « les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, ni d'assimilation, mais de double capture, d'évolution non parallèle, de noces entre deux règnes »¹⁴. Les lignes de recherche et d'action les plus avancées se croisent de nos jours davantage sur le terrain de l'éco-conception. Les notions de développement soutenable et de ressource renouvelable ont (ré)introduit des dimensions de l'urbain moins visibles et moins exposées, comme le localisme, la flexibilité, la faculté d'adaptation. Ce qui, dans le cadre de la discipline du projet, a eu des retombées considérables. La notion de « Deep Planning » formulée par Van Berkel & Bos constitue un point de départ important, à titre d'exemple, pour les théories projectuelles basées sur la faculté d'adaptation aux milieux et sur l'auto-organisation. Leur principe de « différence continue » postule la nécessité d'une architecture ouverte à l'idée de mutation, en renouvellement selon des procès d'auto-réglementation.

Des utopies de la ville mobile à l'éphémère des nouvelles cultures urbaines

« Dans chaque bloc, l'imagination des habitants dessine la ville en créant une multitude d'espaces aux ambiances propres. Tous les habitants sont libres d'y contribuer et d'apporter leur pierre à une œuvre éphémère. Les blocs sont en perpétuelle mutation. Le temps est une 4^e dimension. La population est nomade et le déplacement entre les différents secteurs de la ville constitue une activité majeure de la vie babylonienne. Au cours de ces déplacements, ou aventures à la découverte de nouvelles sensations grâce à la multitude des ambiances rencontrées, des liens sociaux se tissent. La spatialité devient sociale. La ville est un labyrinthe dynamique. La promenade et l'exploration ont pris le pas sur la ligne directe, fleuron de l'espace utilitariste. »

Constant, *New Babylon*

Dans la pensée de Walter Benjamin, la ville est la réalisation d'un songe atavique : le labyrinthe. L'idée du labyrinthe associé à l'urbain a été déclinée de nombreuses fois au siècle dernier. Sous sa forme utopique nous la retrouvons dans le projet de Constant : « New Babylon », ville nomade expérimentale. Une ville utopique en raison non de sa forme, mais de sa signification, une ville qui, selon les paroles de Constant, ne peut se réaliser que comme le fruit d'une société « néo-babylonienne »¹⁵.

La question de la construction de scénarios futurs, de la préfiguration des « assetti » (situations structurées) à venir, trouve une solution entre la fin des années cinquante et le cours des années soixante par une production abondante de visions allégoriques, porteuses d'intuitions prophétiques sur le futur et créées par des groupes d'architectes jeunes et avertis. A la même époque commence à se développer une série d'utopies qui préfigurent un nouveau modèle de ville, structuré comme une nappe (Lucan, 2009) ou en rhizome, et qui remet en cause les principes de hiérarchie de la trame urbaine. Le concept de base est celui de structure ouverte, modifiable, « open-ended ». « Open aesthetic » est en effet le mot clé des Smithson, tandis que Team X parle de « société ouverte ». D'une manière ou d'une autre, la *forma urbis* qui était à la base du concept même de ville est effacée : développement et croissance suivent des formes irrégulières et aléatoires. « La structure d'une ville doit être un système abstrait »¹⁶ disait Kazuo Shinohara à propos de l'esthétique liée à la croissance chaotique de la ville.

La question de la forme urbaine disparaît dans les utopies modernes ou pop, pour laisser la place aux hypothèses sur la croissance cellulaire et aux investissements temporaires qui s'opposent au plan prédéterminé : « (...) la ville spatiale est une "merz-struktur" à l'échelle urbaine pour une société de masse faite par des individualistes » nous explique Aldo Cibic, en esquissant aujourd'hui une nouvelle idée de ville-village sur le schéma du *Null Plan* de Price à Montagu Country : « (...) Je ne sais pas quel aspect aura une ville spatiale. (...) Pour une ville spatiale il y n'a pas de grammaire

15. Cf. Francesco Careri, « New Babylon. Le nomadisme et le dépassement de l'architecture », in AA.VV., *Constant, une rétrospective*, Musée Picasso Antibes, Seuil, 2001

16. Kazuo Shinohara, « Tokyo: la bellezza dell'anarchia progressiva », *Casabella* 608-609, 1994, p.21

sauf le respect de la lumière naturelle. (...) On ne peut pas la programmer, elle peut seulement se manifester (pas de plan). »¹⁷

L'idée d'une ville à la topographie renouvelable émerge de chaque recherche visionnaire, de chaque projection dans l'avenir, comme la « topographie artificielle » de Friedman ou les cités spatiales hélicoïdales des Métabolistes.

Lorsqu'en 1959 Aldo van Eyck prononce son principe « croissance et changement », Yona Friedman établit son système de « ville spatiale » comme une suite à son manifeste « L'Architecture mobile ». Son œuvre inspirera la démarche des Métabolistes japonais et les utopies visionnaires des italiens Superstudio e Archizoom. À la même époque, Archigram conduit les expérimentations sur la ville modulaire et interconnectée : *Walking City* de Ron Herron (1964) suivie par *Plug-in-City* (1968) de Peter Cook. C'est ce dernier qui dénonce la faiblesse de l'architecture face aux transformations: « All this has left architecture in a weak position historically for the absorption of the philosophy (and necessary practice) of growth and change. (...) A greater reliance on non-architectural elements of the urban crust may be the answer (...) », et il est l'un des premiers à poser la question d'une « *architecture-event* » à la place d'une « *architecture-object* », argument repris de nos jours par Bernard Tschumi.

Jamais comme dans les années 50 et 60 la pensée évolutive sur la ville et la société n'a été accompagnée d'une production si vivante de scénarios du futur. C'était une nourriture précieuse pour la construction d'un imaginaire collectif qui se détache d'un passé pénible de guerres et difficultés, et qui cherche à mettre en place de nouveaux modèles comportementaux et sociaux. Dans sa théorie de la ville par « accumulation de coïncidences », Isozaki réfléchit sur les corrélations entre temps et espace dans les villes reconstruites après-guerre, sans aucun ordre visuel, « (...) les connexions spatiales disjointes, les événements spontanés, le développement capricieux et la disparition d'espaces, la coprésence de fonctions multifformes et différentes, les espaces pluristratifiés, les couloirs tordus comme anneaux de Moebius, les portes qui laissaient passer des bruits et de très belles voix et les gens qui vivaient avec rats, poissons rouges et sauterelles »¹⁸. La fin des utopies, déclarée trop hâtivement par le postmodernisme, est aujourd'hui remise en question. Les thématiques liées à cette formidable production, comme l'imaginaire analogique, la flexibilité, le métamorphisme, le ludique, le goût du collectif et la convergence entre pensée et sensibilité nourrissent aujourd'hui les nouvelles cultures urbaines.

En suivant la pensée de Chris Younès, « ce qui est en jeu dans les mutations urbaines, ce sont de nouvelles manières d'éprouver, d'agir et de penser (...) »¹⁹, si l'impermanence peut se traduire par un sentiment, « (...) celui de la *poignance* des choses, le *mono no aware* que l'on peut traduire par "être sensible à telle et telle émotion", et plus précisément par une "empathie avec l'être de l'éphémère" » (Buci-Glucksmann, 85), l'idée de construire par son biais une sensibilité esthétique commune, de rééduquer l'émotion collective, selon le fameux « droit à l'éducation de la

17. Aldo Cibic, *Microrealities*, <http://www.microrealities.org>. « La ville spatiale è una 'merz-struktur' a scala urbana per una società di massa fatta da individualisti. (...) Non so che aspetto avrà una città spaziale. (...) Per una città spaziale non c'è grammatica, tranne il rispetto della luce naturale. (...) Non si può programmare, può solo accadere (niente piani) ».

18. Arata Isozaki, « Città e architettura come rovina », *Casabella* 608-609, 1994, p.20. « (...) le connessioni spaziali disgiunte, gli eventi spontanei, lo sviluppo capriccioso e la scomparsa di spazi, la compresenza di funzioni multiformi e diverse, gli spazi pluristratificati, i corridoi contorti come anelli di Moebius, le porte che lasciavano passare rumori e bellissime voci, e la gente che viveva insieme a ratti, pesci rossi e cavallette. »

19. Chris Younès, « Paradoxes des coexistences urbaines », Colloque « Faire la ville durable. Inventer une nouvelle urbanité », Marne la Vallée, 2011

vie émotionnelle des masses »²⁰ porté par Giedion, peut être reconsidérée d'actualité.

Cette prise de conscience constitue-t-elle un défi à l'ordre existant ou plus simplement est-elle la base d'une quête essentielle, celle d'un système de concordance des valeurs, d'une ouverture nécessaire à l'acceptation et à l'interprétation des situations actuelles ? Dans cette perspective « mutation et théorie (...) plutôt que des contraires constituent ainsi les instruments essentiels pour mesurer de façon critique la mutation même »²¹.

20. Siegfried Giedion, *Architecture et vie collective*, Denoël-Gonthier, 1980, p.55

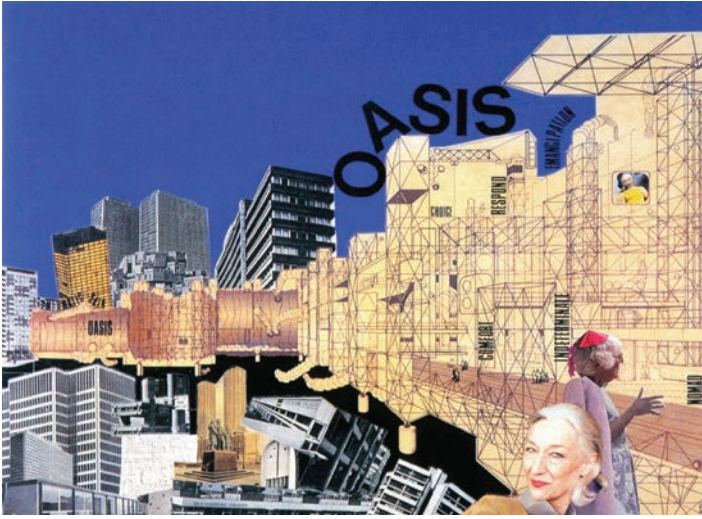
21. Vittorio Gregotti, *Contro la fine dell'architettura*, Einaudi, Torino, 2008. « Mutamento e teoria (...) anziché opposti costituiscono così gli strumenti essenziali anche per misurare criticamente il mutamento stesso. »



© Berdaguer&Péjus, ADAGP, Paris 2013

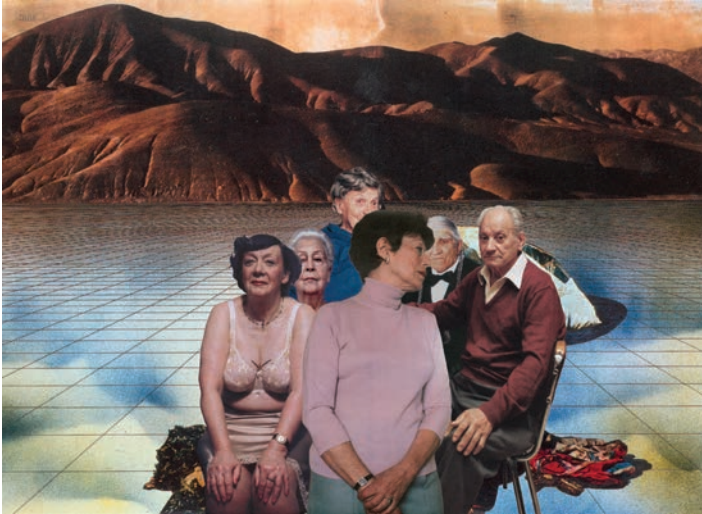
After... 2001
Le Monument Continu, Superstudio, 1969
Dessin
Impression numérique
99.4 x 69.4 cm

Berdaguer&Péjus poursuivent avec ce projet leur investigation autour de l'architecture, confrontée ici aux thèmes de la représentation, du temps et de l'utopie. La série After...2001 s'inspire de certaines œuvres iconiques de l'architecture radicale développée dans les années 1960.



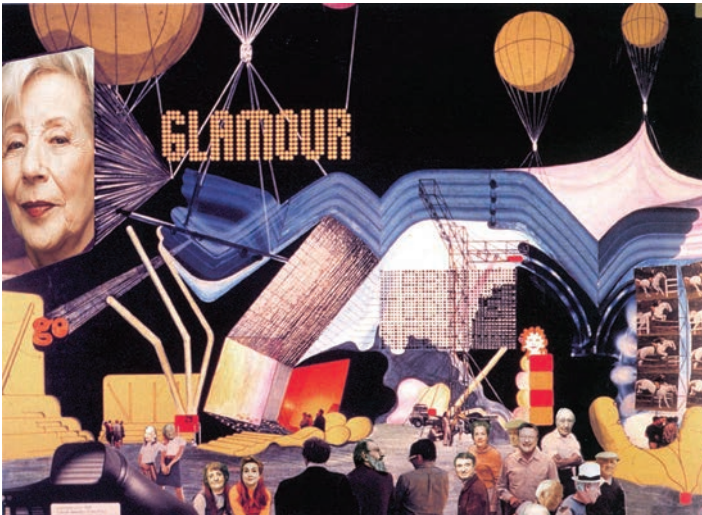
© Berdaguer&Pejus - ADAGP, Paris 2013

After... 2001
Le Monument Continu,
Superstudio, 1969
Dessin
Impression numérique
99,4 x 69,4 cm



© Berdaguer&Pejus - ADAGP, Paris 2013

After... 2001
Le Monument Continu,
Superstudio, 1971
Dessin
Impression numérique
69,4x99,4 cm



© Berdaguer&Pejus - ADAGP, Paris 2013

After... 2001
Instant City,
scène de nuit,
Peter Cook, 1968
Dessin
Impression numérique
49,4 x 69,4 cm